

**www.e-rara.ch**

## **Tableau des guerres de la révolution de 1792 à 1815**

**Gayant, Paul**

**Paris, 1838**

**ETH-Bibliothek Zürich**

Shelf Mark: Rar 34404

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-73958>

Campagne de 1798.

---

### **www.e-rara.ch**

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

---

**Nutzungsbedingungen** Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

**Terms of Use** This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

**Conditions d'utilisation** Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

**Condizioni di utilizzo** Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

## CAMPAGNE DE 1798.

### TRANSITION ENTRE LES DEUX PREMIÈRES COALITIONS.

#### I.

#### AFFAIRES D'ITALIE.

Paix de Campo-Formio (17 mai 1797).—Politique de la république.—Insurrection à Rome (27 décembre).—Révolution romaine (10 février 1798).

Une paix sérieuse entre l'Autriche et la France n'était pas encore possible. La lassitude faisait déposer les armes, mais on négociait moins un traité qu'un armistice, et l'on cherchait de part et d'autre à s'assurer une bonne ligne de démarcation. Le cabinet de Paris exigeait la remise de Mayence, clef du nord de l'Allemagne; le conseil aulique demandait l'Adige et Mantoue. Cette dernière prétention, soutenue avec opiniâtreté, fit traîner les conférences en longueur. L'impatience gagna les directeurs; ils placèrent Hoche à la tête des deux armées d'Allemagne; ils défendirent à Bonaparte, plénipotentiaire de la république, de rien conclure avant de nouvelles instructions; ils songèrent à reprendre les hostilités. Mais

## GUERRES DE LA RÉVOLUTION.

le conquérant de l'Italie, craignant de se voir enlever la gloire de donner à la France une paix vivement désirée, fit remettre aux diplomates impériaux son ultimatum et leur demanda une dernière entrevue. On lui opposa les objections d'usage, et, en les terminant par une insinuation personnelle, on l'autorisa à sortir de son caractère d'ambassadeur pour rentrer dans celui de général victorieux. Il saisit quelques porcelaines, et les brisant avec colère, il s'écria que la guerre était déclarée, qu'avant trois mois il aurait brisé, comme ces vases fragiles, la monarchie autrichienne. Dès le lendemain le traité de Campo-Formio fut signé entre la république française et l'empereur d'Allemagne.

La maison d'Autriche renonçait à la Belgique et à la Lombardie, elle reconnaissait la république Cisalpine, formée de la réunion de la Cispadane et de la Transpadane; elle évacuait Mayence, et l'empereur sanctionnait la prise de possession des provinces Rhénanes.

En compensation, Bonaparte livrait aux impériaux Venise même et les états vénitiens, à partir de l'Adige; enfin l'on stipulait que les différends avec l'empire feraient l'objet d'un congrès qui devait se réunir à Rastadt.

Jamais, dans les temps modernes, on n'avait conquis une aussi glorieuse paix. La France l'accueillit avec ivresse, et le directoire ne se sentit point la force de refuser sa ratification au général qui n'avait pas plus hésité à se mettre au-dessus de ses ordres diplomatiques que de ses plans de campagne.

Le continent était désarmé, mais on avait fait d'inutiles tentatives pour traiter avec le cabinet britannique. Depuis la malencontreuse campagne du duc d'York, ses troupes de terre n'avaient point reparu dans les rangs de la coalition. Cependant la supériorité toujours croissante de sa marine lui avait permis de se transporter partout où elle pouvait porter à la France quelque funeste blessure. Les principaux établissemens de l'Inde et des Antilles succombèrent sous ses coups, et le commerce anglais, en s'enrichissant de nos pertes, put offrir au gouvernement d'immenses capitaux pour continuer la guerre et soudoyer de nouveaux ennemis.

La révolution n'était donc point en sûreté, à moins d'avoir mis l'Angleterre hors de combat, et d'avoir préparé en même temps, contre les trois puissances du nord, une diversion permanente propre à leur ôter la tentation de courir aux armes.

Le directoire entra pleinement dans ces vues. C'est, au reste, un des phénomènes les plus remarquables d'une grande révolution, que l'aptitude des hommes qu'elle produit à s'approprier les traditions qui, pendant une longue suite d'années, ont contribué à la gloire et à la prospérité nationales. Comme à ces époques les évènements prennent un caractère

gigantesque, il arrive qu'en un court espace de temps, on voit s'accomplir des faits qui eussent épuisé les efforts de plusieurs générations.

Depuis le règne de François I<sup>er</sup>, la France, long-temps aux prises avec la maison d'Autriche, était parvenue, au moyen de ses alliances avec l'empire ottoman, les princes protestans du nord de l'Allemagne et le roi de Sardaigne, à s'attribuer les profits de cette longue lutte; Richelieu, Louis XIV, Louis XV lui-même avaient successivement rapproché de sa dernière limite la frontière si indécise du nord et de l'est; l'Espagne et Naples, gouvernées par des Bourbons, avaient été soustraites à l'influence de Vienne; enfin, vers le milieu du xviii<sup>e</sup> siècle, de part et d'autre, on avait abandonné les anciennes maximes, et un rapprochement s'était opéré entre la cour de Versailles et le cabinet aulique.

Cependant l'état de dégradation de son gouvernement fit tourner contre la France cette dernière combinaison. Tandis que la vieille monarchie s'éteignait au sein d'une ignoble mollesse, l'Autriche, la Prusse, la Russie s'agrandirent aux dépens de la Pologne et de la Turquie. Leur ascendant s'étendit sur l'Europe entière, et lorsqu'elles se décidèrent à opposer la force des armes aux réformes politiques, la révolution se présenta sur le champ de bataille sans alliés; mais elle sut s'en passer; les armées de la république eurent bientôt effacé les traces de l'incapacité des derniers rois. Les princes allemands et l'Italie manquaient à ses drapeaux; l'Allemagne jusqu'au Rhin fut conquise; la Lombardie, les Légations érigées en république neutralisèrent le Piémont et le midi de la Péninsule. Le traité de Campo-Formio consacra ces grands résultats, mais ils ne suffisaient pas; on voulait encore tout à-la-fois chercher l'Angleterre et prendre position contre le continent. Le renversement du gouvernement pontifical, l'invasion de la Suisse, les expéditions d'Irlande et d'Égypte, la guerre de Naples, furent les conséquences de cette politique qui donna lieu à la seconde coalition.

Après le traité de Tolentino, le directoire envoya à Rome, en qualité d'ambassadeur, le frère aîné de Bonaparte, Joseph, dont la présence fut le signal d'un redoublement d'intrigues en sens opposés. Le sacré collège, irrité à la vue du drapeau républicain, sollicita le souverain pontife de rompre encore une fois; d'un autre côté, les patriotes s'agitèrent, comptant, pour conquérir leur liberté, sur l'appui des Français.

Une insurrection, dont la police romaine eut le secret, et dont elle résolut de profiter pour tourner contre la légation le fanatisme de la populace, éclata le 27 décembre. Les conjurés arborèrent la cocarde tricolore, mais on s'attendait à leur mouvement, et les mesures étaient prises pour le réprimer. Quelques-uns d'entre eux cherchèrent un refuge au palais de Joseph; on les poursuivit, on fit feu dans ses cours. L'am-

bassadeur sortit pour s'interposer, pour faire cesser le combat; mais les soldats du pape entourèrent et massacrèrent le général Duphot qui l'accompagnait, puis la fusillade s'engagea de plus belle. Dès le soir, Joseph demanda ses passeports, deux jours après il quitta Rome pour se rendre à Florence.

Le directoire ne laissa pas échapper l'occasion de révolutionner les États-Romains. Il détacha de la Cisalpine 18,000 hommes sous le général en chef Berthier et lui donna l'ordre de marcher sur la capitale. Berthier prit la route d'Ancône et parvint sans obstacles sous les murs de Rome; il mit garnison dans le château Saint-Ange, sans que les troupes pontificales songeassent à se défendre. Sa présence fut le signal de l'établissement de la république romaine qui se modela sur les républiques démocratiques que le traité de Campo-Formio avait reconnues.

## II.

### AFFAIRES DE SUISSE.

Insurrection des Vaudois (décembre 1797). — Intervention des Français (mars 1798). — Prise de Berne (15 mars). — Constitution helvétique (mai 1798).

L'égalité cherchait partout à s'étendre, le privilège avait disparu d'une partie des états vénitiens, de Gênes, du patrimoine de saint Pierre. Mais les institutions aristocratiques de la Suisse étaient restées intactes, et si la neutralité douteuse du sénat de Berne avait fermé son territoire aux opérations de la guerre, elle avait laissé un vaste champ aux menées contre-révolutionnaires. Le directoire réagit sur lui en excitant les passions populaires, en leur prêtant l'appui de deux divisions ti-





rées des armées du Rhin et d'Italie. La dernière s'étant rapprochée de Genève, les Vaudois s'insurgèrent. Soumis aux cantons de Fribourg et de Berne, ils avaient jusque alors été privés de droits politiques et ils saisissaient, avec ardeur, l'occasion de les conquérir. Le sénat, ayant levé ses milices, les porta sur Lausanne. Mais la division française (10,000) entra dans le pays de Vaud et les Suisses se retirèrent devant elle. Bientôt la révolution s'étendit : Berne fut réduit à courir les chances de la guerre. Brune vint prendre le commandement de l'armée (15 à 20,000) qu'il fit avancer par Soleure et Fribourg. Le général suisse d'Erlach ne désespéra point d'arrêter ces deux colonnes qui, n'ayant aucune communication entre elles, eussent pu se briser contre des positions célèbres; mais il commandait à des milices indisciplinées; elles ne tinrent nulle part; elles se crurent trahies; elles laissèrent prendre Berne, tuèrent leur général et se dispersèrent.

Maîtres de Berne, les Français dressèrent le plan d'une constitution analogue à la leur et la proposèrent à l'acceptation de la Suisse. L'Oberland, les cantons de Schwitz, Uri, Underwald, Zug et Glaris cherchèrent à la repousser les armes à la main. Battus dans toutes les rencontres, ils cédèrent, et sans attendre leur adhésion l'on proclama la république helvétique.

### III.

#### EXPÉDITION D'ÉGYPTE.

Départ de la flotte (19 mai 1798).—Prise de Malte (12 juin).—D'Alexandrie (2 juillet).—Combat de Rahmaniéh (10).—De Chobrâkit (13).—Bataille des Pyramides (21).—Occupation du Caire (25).—Combat de Salahieh (11 août).—Bataille navale d'Abouqir (2 et 3 août).—Expédition dans le Faioum (25 août).—Bataille de Sedment (7 octobre).—Révolte du Caire (21).

L'Autriche dévora son ressentiment et l'on se livra sans crainte d'une diversion continentale aux projets contre l'Angleterre.

On avait résolu de débarquer en Irlande, mais les apprêts n'étaient pas encore terminés lorsque Bonaparte partit pour une expédition dont il avait donné l'idée et dont les conséquences embrassaient le monde entier. La Turquie, vieille et fidèle alliée de la France, marchait à grands pas vers sa ruine. Les Russes lui avaient enlevé récemment le littoral nord de la mer Noire; l'Égypte, asservie à la milice des Mamelucks, était dans un état constant d'insubordination. En Syrie, un de ces empires éphémères qui s'élèvent et disparaissent en Orient, venait de braver sa puissance. Il n'existait plus, mais les populations hostiles n'attendaient qu'un étendard pour se rallier contre la Turquie.

On voulut, ou la régénérer et lui donner assez de nerf pour tourner la coalition, de manière à tenir en échec les cours de Vienne et de Pétersbourg, ou compléter sa ruine et la remplacer par un gouvernement nouveau dévoué à la république. On voulut prendre pied en Orient, menacer les établissemens anglais de l'Inde, enfin rappeler à la vie le commerce de la Méditerranée.

Ces grandes conceptions, que les plus hardis ministres du temps passé eussent rejetées comme chimériques, trouvèrent à peine quelques contradicteurs. L'armée d'Italie reçut la mission de gagner l'Égypte, qui n'appartenait plus que de nom aux Ottomans et de l'enlever aux Mamelucks. Le secret étant la condition première du succès de l'entreprise, il était impossible de la concerter avec le divan. On donna l'ordre à un négociateur renommé (M. de Talleyrand) de partir pour Constantinople, peu après la flotte, pour demander au sultan le renouvellement des anciens traités avec la France, en lui offrant, comme gage de cette alliance, l'Égypte et l'Orient soumis, et l'appui de légions partout victorieuses.

Les troupes, sous le nom d'aile gauche de l'armée d'Angleterre, se rapprochèrent des côtes. On nolisait des transports à Toulon, à Gênes, à Civita-Vecchia, à Bastia. On réunit pour les convoier 13 vaisseaux de haut bord et 90 bâtimens de guerre, montés par 10,000 hommes d'équipage et commandés par le contre-amiral Brueys.

L'Europe voyait avec surprise la marine française, après tant de désastres, se déployer si menaçante. La destination de cet armement était soigneusement cachée. On savait que des ingénieurs, des savans, des artistes, des hommes de lettres devaient être embarqués, et l'on s'épuisait en conjectures sur le but de ces immenses préparatifs. Les suppositions s'arrêtaient aux Iles Britanniques, au Portugal, et les escadres anglaises, négligeant la Méditerranée, sillonnaient l'Océan pour veiller aux points vulnérables. Cependant Bonaparte arriva à Toulon où se trouvaient le vaisseau amiral et la plus forte division. A la vue du théâtre de ses premières armes, à la vue des vétérans d'Arcole qui le saluèrent de

leurs acclamations, à la vue de cette flotte majestueuse qui allait le conduire à de nouvelles destinées, il dut pressentir sa grandeur future. Les vents contraires le retinrent quelques jours : enfin le 19 mai, près de 300 transports et les bâtimens d'escorte se déployèrent par un temps magnifique. Dès le soir on avait gagné la haute mer : on devait rallier les autres convois dans les eaux de la Sicile et relâcher à Malte.

L'armée entière, forte de 36,000 hommes, formait cinq divisions d'infanterie sous Kleber, Desaix, Bon, Dugua, Regnier, plus un corps de cavalerie commandé par Murat. Berthier avait repris son poste à l'état-major. Caffarelli-Dufalga dirigeait le génie, Dommartin l'artillerie, les généraux Menou, Alexandre Dumas, Vaubois étaient attachés au quartier-général. Enfin, des savans et des artistes au nombre desquels brillaient Monge, Bertholet, Fourrier, Denon, faisaient partie de l'expédition.

On devait en passant prendre possession de l'île de Malte; on se présenta devant la place le 10 juin. Le grand-maître refusa l'entrée du port et se mit sous les armes. Il avait, autour de lui, 400 chevaliers, un régiment de 500 hommes et les milices levées sur une population de 100,000 âmes, très peu affectionnée à ses maîtres. On jeta quelques colonnes à terre, on culbuta les troupes de l'ordre. Mais la forteresse pouvait braver long-temps les efforts de l'armée et les instans étaient précieux. On négocia; Bonaparte intimidé, séduisit le grand-maître et réussit à lui faire signer une capitulation. Félicitons-nous, dit Caffarelli, en franchissant ces remparts célèbres, félicitons-nous de ce qu'il s'est trouvé dans la place quelqu'un pour nous en ouvrir les portes ! Huit jours suffirent pour organiser l'île dont Vaubois fut nommé gouverneur. La flotte reprit le large le 19 juin et arriva le premier juillet dans la rade d'Alexandrie. La population entière était armée; elle avait reçu l'éveil. L'escadre de Nelson, qui au bruit du départ de Toulon, s'était élancée sur la Méditerranée, impatiente d'atteindre la flotte, avait touché terre en donnant avis de l'approche des Français. Malgré la mer houleuse, on fit aussitôt des dispositions pour saisir le port, avant le retour de l'amiral, que l'on s'attendait, d'un moment à l'autre, à voir reparaitre.

Pendant ces apprêts, on signale une voile à l'horizon. O fortune! s'écria le général en chef, me refuseras-tu quelques heures ! Mais la fortune était loin de se montrer sévère. On reconnut le pavillon français et l'on continua le mouvement. Menou débarqua quelques bataillons à une lieue et demie d'Alexandrie. Pendant la nuit, Kléber, Bon, Bonaparte suivirent : 3 à 4000 hommes se réunirent sur la plage, et marchèrent à l'assaut. C'était un vigoureux coup de main : les Turcs sont intrépides derrière des murailles. Il fallait enlever brusquement les portes ou se

résigner à une longue résistance. On en vint à bout. Accueillie par des hurlemens horribles et une vive fusillade, la troupe emporta d'élan trois entrées de la ville et déblaya le rempart. Alors les habitans se soumirent et reçurent les Français qui s'annoncèrent comme alliés du Sultan, venus pour délivrer le pays du joug des Mamelucks.

Cette milice renommée était réellement le seul ennemi qu'on eût à combattre; elle se composait alors de 7 à 8000 cavaliers d'une bravoure à toute épreuve. Malgré la présence d'un pacha nommé par le sultan, elle possédait le pays et avait des chefs ou beys qui, souverains indépendans, chacun dans sa province, reconnaissaient cependant une sorte de suprématie à deux d'entre eux, Ibrahim et Mourad. Le premier avait une grande réputation de prudence, de capacité administrative; le second était célèbre par son courage, son coup-d'œil, ses succès à la guerre. Celui-ci venait à la rencontre de l'armée, à la tête de sa formidable cavalerie, des milices turques et des Arabes du désert.

On sait que l'Égypte n'est qu'une étroite et longue vallée resserrée par deux chaînes de collines qui, à droite et à gauche du Nil, marquent les limites du désert. Un peu au-dessous du Caire le fleuve se divise, et ses bras, reçus par de nombreux canaux, fertilisent une plus vaste étendue de terrain. On se rend ordinairement d'Alexandrie au Caire, en remontant le Nil par la rive gauche; mais le chemin longe d'abord la mer, il est ensuite resserré par le lac d'Edkou, puis par le désert. Cette disposition des localités offre des chances de résistance, mais les combinaisons de Bonaparte ne laissèrent point aux beys la faculté d'en tirer parti.

Il calma facilement Alexandrie, en se bornant à saisir les propriétés des Mamelucks; les fonctionnaires turcs et arabes restèrent en place et témoignèrent des dispositions les plus pacifiques. Cependant l'armée entière opéra son débarquement; les transports entrèrent dans le port, trop peu profond pour recevoir les bâtimens de haut bord, qui poussèrent jusqu'à la rade d'Abouqir. Kleber, qui avait reçu une légère blessure, fut nommé gouverneur d'Alexandrie, et les corps d'expédition, formés en deux colonnes, se portèrent en avant. La principale, sous les ordres de Desaix, pointa droit à Damanhour sur le Nil, à travers le désert; l'autre suivit la route ordinaire et se rendit à Rosette, pour ouvrir le fleuve à une flottille qui devait remonter le cours: toutes deux eurent ordre de se réunir à Rahmanieh.

Cette marche était hardie; on bravait une chaleur brûlante, la soif, des sables dévorans, et les insultes des Arabes; mais on tournait les difficultés de la route, où les ennemis auraient pu trouver le plus de moyens de défense, et l'on allait se concentrer avant eux dans la vallée du Nil.

Après deux jours de fatigues et de souffrances inouïes, que la troupe

supporta avec une admirable constance, on parvint aux rives du fleuve, où l'on s'arrêta quelques heures avant de pousser jusqu'à Rahmanieh. Là, Desaix se heurta contre une avant-garde de 800 Mamelucks qui commençait à déboucher. Pour la première fois, on vit ces guerriers célèbres dont les armes étincelantes, le riche costume, les superbes montures frappèrent de surprise les soldats républicains; à la suite d'un court engagement, on les replia sur Chobrâkit où se formait le corps de bataille. Cependant la flottille et les autres divisions rejoignirent : l'armée s'ébranla, en remontant le Nil, à la recherche de l'ennemi. Elle le trouva rangé en bataille à Chobrâkit. Mourad-Bey, avec 4000 Mamelucks et une nuée de Turcs et d'Arabes s'apprêtait à lui disputer le passage.

Un des traits du génie de Bonaparte était sa promptitude à vaincre des difficultés nouvelles par de nouvelles combinaisons. L'Apennin, les gorges du Tyrol, les marais d'Arcole, les fleuves de l'Italie, la plaine de Mantoue étaient remplis du souvenir des éclats soudains que la nécessité du moment faisait jaillir de cette tête puissante. Il conçut, avec le même à-propos, la tactique qu'il devait opposer au courage impétueux de ses adversaires.

Il forme ses divisions en carrés longs sur quatre files de profondeur, qui se flanquent mutuellement, l'artillerie aux angles et dans les intervalles. Mourad ordonne la charge, mais ses braves cavaliers se brisent contre une inébranlable barrière de baïonnettes; le feu croisé de l'artillerie achève de les éloigner du champ de bataille. Alors les carrés, jusque-là immobiles, s'élancent au pas de charge et s'emparent du camp de Chobrâkit.

Les Mamelucks perdirent 600 hommes, les Français une centaine. Dans la même journée, la flottille qui devait mesurer sa marche sur celle de la troupe, fut entraînée au loin par les vents. Engagée au milieu des bâtimens turcs, elle courut de grands dangers; mais elle réussit à se débarrasser d'une attaque très vive et à prendre part au succès général; dans le combat, les savans payèrent vaillamment de leur personne.

Mourad pressentit qu'il ne pourrait arrêter les vainqueurs qu'en déployant toutes ses ressources, et il se hâta de regagner le Caire. Bonaparte s'avança sans autre obstacle que la difficulté des approvisionnemens et les attaques continuelles des cavaliers arabes, qui voltigeaient sur les flancs des colonnes de marche, massacrant sans pitié tout ce qui s'en écartait. On murmurait, mais on tourna le coude que faisait le Nil à Wardan, et bientôt on s'établit entre le fleuve et le canal Joseph; on trouva des vivres, on sentit l'approche d'un évènement décisif, alors toutes les fatigues, toutes les souffrances furent encore une fois oubliées.

Le 21 juillet, au lever du soleil, on reconnut l'armée ennemie; l'on

aperçut, à gauche, les dômes, les minarets du Caire, et dans le lointain ; à l'horizon, les pyramides. C'est là que, par l'effet d'une marche habile, le sort de l'Égypte allait être décidé en une seule journée. A l'aspect de cette ville de merveilles, de ces immenses monumens d'une civilisation inconnue, les âmes s'exaltèrent, l'armée entière battit des mains, et le général en chef, toujours prompt à s'emparer des émotions qu'il voyait naître, parcourut les rangs en prononçant ces mots dignes d'un tel champ de bataille : « Soldats ! songez que du haut de ces pyramides quarante siècles vous contemplent. »

Les beys ignoraient profondément la guerre ; ils n'avaient point fait éclairer la marche des Français, et l'on ne sait sur quelle conjecture ils s'attendaient à être attaqués par les deux rives. Leurs mesures prises, au milieu d'une confusion extrême, se ressentaient d'ailleurs du mépris que leur inspiraient les Européens. Ils avaient divisé leurs forces en deux armées que liaient entre elles une nombreuse flottille. Mourad, à la droite du fleuve, avait renfermé dans Embabeh 20,000 fantassins, couverts de quelques retranchemens informes, et défendus par 40 pièces de grosse artillerie. 3000 Arabes gardaient Gizeh, petite ville fermée d'une enceinte, et 6000 Mamelucks avec leurs fellahs (suivans), rangés le long du Nil, établissaient la communication entre les deux positions. C'était l'armée occidentale forte d'environ 40,000 hommes ; Ibrahim et le pacha, à la tête de quelques Mamelucks, des spahis, des janissaires, formant l'armée orientale (15 à 20,000), couvraient les remparts du Caire.

A l'approche des Français, un corps de cavalerie sortit d'Embabeh et chargea l'avant-garde ; mais il fut replié par un feu de file en laissant quelques morts. Bonaparte fit aussitôt les apprêts de l'attaque. Il avait reconnu les retranchemens d'Embabeh qui n'étaient point de nature à résister à son infanterie. Il s'était aperçu que les canons du camp, montés sur des affûts fixes, n'en pourraient sortir. Il ne lui en fallut pas davantage pour arrêter ses dispositions. Comme à Chobrâkit, ses divisions se formèrent en carré ; mais au lieu d'attendre les charges de l'ennemi, elles s'avancèrent semblables à de vastes tours qu'un art puissant aurait rendues mobiles. Les trois premières, la gauche appuyée au Nil, manœuvrèrent pour entourer Embabeh (le général en chef marchait avec celle de droite) ; les deux autres, Desaix et Reynier, se portèrent, parallèlement au fleuve sur le front des Mamelucks, dénotant le projet de défiler devant eux, hors de la portée du canon et de leur interdire la retraite sur la Haute-Egypte. Cette combinaison surprit d'abord Mourad ; mais il vit aussitôt le péril, il comprit que ces forteresses vivantes allaient peser sur lui, le serrer, le presser contre le Nil et mettre fin à la guerre en le rejetant sur la Syrie. Du même coup-d'œil il reconnut ce qu'il avait à faire. Saisis-

sant ses Mamelucks il s'élança contre Desaix résolu d'arrêter à tous prix un mouvement si décisif. Sa détermination soudaine compromit un moment le succès de l'armée. Les rangs de Desaix rompus par le terrain laissaient des ouvertures, mais la tête des Mamelucks arriva peu nombreuse. On la contint, on gagna quelques minutes qui suffirent pour rectifier le carré, et leur masse échoua contre la fermeté de l'infanterie. Ces cavaliers, si brillans, si intrépides, n'avaient aucune idée des manœuvres européennes. Ils chargèrent en désordre; les uns, entraînés par l'instinct de leurs chevaux, voltigeaient autour des carrés, cherchant à faire brèche; d'autres poussaient jusqu'à la pointe des baïonnettes et se faisaient tuer à bout portant; on en vit pleins de rage se brisant contre ces terribles murailles de fer, tourner leurs chevaux agiles, les cabrer et se laisser glisser sur la tête des imperturbables fantassins. Vain dévoûment! Ils mouraient sans ébranler leurs adversaires aguerris. Enfin la troupe entière, courant de Desaix à Reynier et de Reynier à Desaix, écrasée par la mitraille et la mousqueterie s'enfuit en désordre. Quelques-uns se rejetèrent sur le camp; Mourad jugeant que tout était perdu conduisit le reste à Gizeh.

Tel est l'ascendant des nations occidentales : une charge de cavalerie manquée livra l'Égypte à Bonaparte, et la milice des Mamelucks, noble reste des institutions du moyen âge, comparable de tous points aux chevaliers de cette époque, s'évanouit en un instant devant des fantassins recrutés depuis 4 à 5 ans dans les villages de France.

A peine dégagé de leur attaque, Desaix poursuivit Mourad et ne tarda pas à prendre possession de Gizeh. Cependant Bonaparte jeta le carré où il s'était placé entre le camp et les Mamelucks, en s'appuyant au Nil, et les divisions Bon et Menou donnèrent l'assaut des retranchemens qui furent enlevés en un clin-d'œil. La défaite des Mamelucks, le désordre de ceux qui avait été ramenés dans Embabeh, avaient découragé l'infanterie; elle ne tira pas 200 coups de canon, tout s'enfuit, les uns par la route de Gizeh, où Bonaparte leur barra le passage; les autres en traversant le Nil; un grand nombre périt dans les flots.

De son côté l'armée orientale, en voyant le combat engagé sur la rive droite, s'était mise en prière. Les plus généreux montèrent sur des bateaux pour prendre part à l'action, mais à leur arrivée elle était décidée; ils rejoignirent Ibrahim, et les Français tournant les canons du camp contre leur flottille, l'incendièrent. Aussitôt Ibrahim, le pacha, les janissaires, évacuèrent la ville par la route de Syrie. Après leur départ les Arabes, la populace, se livrèrent aux plus graves excès.

Toute l'armée occidentale avait disparu, abandonnant canons, bagages, et les tentes du camp. Mourad s'échappa dans le Faïoum avec 3000 Ma-

melucks; plus de 10,000 Musulmans avaient péri; du côté des Français la perte en tués et blessés ne s'éleva pas à 300 hommes.

Le soir Bonaparte porta le quartier-général à Gizeh. Le lendemain, au point du jour, il fit prendre les îles qui partagent le Nil en plusieurs bras. On s'en empara sans peine, et l'on n'attendit plus que la flottille pour transporter l'armée sur l'autre rive, et brusquer l'attaque du Caire. Mais la flottille était retenue par le défaut d'eau. On ignorait ce qu'était devenue l'armée orientale; on craignait de lui donner le temps de se reconnaître et d'être forcé de livrer une seconde bataille; mais elle était déjà dispersée. Cependant le pillage du Caire continuait, on dévastait, on incendiait les palais des beys. Les ulémas et les scheicks, consternés, envoyèrent une députation au camp pour demander merci et secours. Enfin le 25 dans l'après-midi, Bonaparte fit son entrée au Caire avec un petit nombre de troupes; ses proclamations, la discipline sévère observée par les soldats, leur soin de payer chèrement des provisions dont on croyait qu'il allait s'emparer, rassurèrent les habitans. Bientôt cette grande ville reprit son aspect accoutumé.

Maître de la capitale de l'Égypte, le général en chef prit des mesures propres à assurer la soumission du pays; secondé d'ailleurs par les préjugés populaires qui enchaînaient le sort des provinces à celui de la métropole. La division Desaix s'établit dans un camp retranché, au-dessous de Gizeh, pour contenir Mourad. Des colonnes mobiles se répandirent, aux environs du Caire, pour réprimer les excursions des Arabes. Trois détachemens marchèrent sur Mansourah, Damiette et Suez; Kleber fit ses efforts pour maintenir la communication entre Alexandrie et le Nil; enfin Bonaparte se mit en devoir de rejeter Ibrahim au-delà du désert qui sépare l'Égypte de la Syrie.

Le bey s'était d'abord arrêté à Belbeis, mais on trouva la position évacuée; A Salhieh, le général en chef en s'avancant en reconnaissance avec son état-major, et trois cents cavaliers, se heurta contre 400 Mamelucks qui couvraient l'arrière-garde ennemie. Les Français n'hésitèrent pas à charger; 200 hommes se jetèrent tête baissée sur ces redoutables adversaires qui, loin de plier, les enveloppèrent. Le combat ne fut plus dès-lors qu'une mêlée. L'escorte de Bonaparte, les généraux, les aides-de-camp, lui-même, mirent l'épée à la main. Leur exemple exalta les soldats et, dans les engagements où le courage individuel fut substitué à la tactique, la victoire leur resta fidèle. Ibrahim, s'enfonçant dans le désert, ne tarda pas à franchir la frontière de l'Asie.

L'expédition d'Égypte se présentait sous de brillans auspices; d'habiles combinaisons et une bataille décisive avaient livré à l'armée la capitale et divisé les forces des Mamelucks. Ibrahim vidait le pays,

et Mourad, réduit à l'inaction, se tenait sur la défensive. Cependant la Porte ne s'était pas encore prononcée, elle éludait de répondre aux envoyés du général en chef, et le négociateur qui devait justifier l'invasion, ne s'était point rendu à Constantinople. L'Angleterre profita de son absence. Elle était trop alarmée de voir la France prendre pied au centre du commerce du monde pour ne point s'efforcer de porter le divan à la guerre. Ses instances, les menaces de la Russie ébranlaient déjà le sultan, lorsque survint un événement qui fit cesser les incertitudes.

Après le débarquement, la plus grande partie de l'escorte s'était mise en sûreté dans le port d'Alexandrie. Kleber était là, et l'on pouvait compter sur lui pour repousser toute espèce d'agression. Dix-sept bâtimens de haut bord avaient seuls gagné la pleine mer, et Bonaparte les pressait de mouiller dans un des ports de la république. Mais l'amiral, soit desir de livrer bataille, soit qu'après l'avoir jugée inévitable, il eût voulu choisir le lieu du combat, était resté dans la rade d'Abouqir. Ses vaisseaux embossés à une courte distance du rivage, dont il se croyait séparé par des bas-fonds, étaient rangés, sur une ligne de trois lieues, dans l'ordre suivant, en commençant par la gauche que flanquait l'île d'Abouqir.

*Le Guerrier*, 74 canons; *le Conquérant*, 74; *la Sérieuse*, frégate de 36; *le Spartiate*, 74; *l'Aquilon*, 74; *le Peuple Souverain*, 74; *le Franklin*, 80; *l'Orient*, vaisseau amiral, 120; *le Tonnant*, 80; *l'Heureux*, 74; *le Mercure*, 74; *le Guillaume Tell*, 80; *le Généreux*, 80; *le Timoléon*, 80; *la Diane*, frégate de 40; *la Justice*, 40; *l'Artémise*, 36.

Le 2 août, à 4 heures après midi, l'escadre anglaise parut, forte de 15 voiles. Brueys fit aussitôt ses apprêts, mais le vent du nord, qui règne presque constamment sur la côte d'Égypte, soufflait avec une telle violence, que l'attaque s'ouvrit avant que toutes les batteries fussent découvertes. Nelson, par une manœuvre familière à Bonaparte, porta la masse de ses forces contre une des extrémités, contre la gauche de son adversaire; il avait fait sonder le rivage, il savait qu'entre Brueys et l'île il pouvait faire passer ses vaisseaux. Son escadre formée en deux colonnes s'avança des deux côtés du *Guerrier*; à 6 heures le feu commença; les huit premiers vaisseaux français, au moyen de cette attaque de flanc, se trouvèrent assaillis à-la-fois par babord, et tribord, et tous n'étaient pas en mesure de riposter. Dans le même temps un des bâtimens anglais en se plaçant hardiment entre *l'Orient* et *le Tonnant* coupa la ligne. Ce début eut des conséquences décisives. Au bout de trois heures *le Guerrier* et *le Conquérant* étaient pris, *la Sérieuse* coulée à fond.

Cependant Brueys comptait encore saisir la victoire ; sa droite était intacte ; il espérait au point du jour la faire donner avec succès et il se disposait à entretenir le combat durant toute la nuit, lorsqu'il fut atteint d'une blessure mortelle. Il venait d'expirer quand le feu se déclara à bord de *l'Orient*. Malgré les efforts de l'équipage il fut impossible de s'en rendre maître, et vers 10 heures le bâtiment sauta sans que cette explosion terrible ralentît l'action qui se prolongea jusqu'au milieu du jour suivant. Mais les officiers français, entourés, isolés, ne se battaient plus que pour sauver l'honneur du pavillon. Les uns se firent tuer, les autres brûlèrent leurs bâtimens et se jetèrent à la côte. Nelson captura *le Franklin*, *le Spartiate*, *le Tonnant*, *le Peuple Souverain* et *le Conquérant* ; quatre voiles de la droite, échappées à cet effroyable désastre, se réfugièrent à Malte ; le reste fut incendié ou détruit. En apprenant le résultat de cette fatale journée, Bonaparte s'écria : « Nous n'avons plus de « flotte ! hé bien, il faut rester dans ces contrées ou en sortir grands comme « les anciens. » Il pressentait que la Porte ne pourrait plus résister aux suggestions de l'Angleterre ; avant qu'elle fût prête, il allait tenter la conquête de l'Orient.

Son premier soin fut d'organiser et de soumettre entièrement le pays. Il avait déjà institué au Caire un divan composé de sept scheicks, chargé principalement de s'interposer entre les habitans et l'armée conquérante. Un aga des janissaires veillait à la police du Caire et un intendant-général, auquel était attaché un agent français, avait pour mission de percevoir les impôts publics et les revenus des Mamelucks, qui étaient séquestrés au profit de la république.

Pendant l'excursion contre Ibrahim, des rassemblemens d'Arabes avaient enlevé Damanhour, Mansoura, et resserré Kleber dans Alexandrie. Ils disparurent à l'approche de quelques bataillons ; mais il importait de mettre fin à ces mouvemens qu'encourageaient Mourad et les scheicks indépendans de Menzaleh. On prépara contre eux deux expéditions. Desaix fit ses dispositions pour combattre le bey ; Vial réussit à joindre un peu plus tard le scheick. Battu à la tête de ses bandes (octobre) celui-ci fut enlevé et conduit au Caire où Bonaparte eut l'air d'en faire un allié fidèle. Il n'en fut pas ainsi de Mourad. Après la journée des Pyramides, il s'était réfugié dans le Faïoum, province formée par un élargissement de la vallée du Nil, entre le Caire et la petite Oasis. Desaix sortit du camp de Gizeh, à la tête de 3000 combattans, pour le réduire. Les Mamelucks s'étaient renforcés de quelques milliers d'Arabes ; l'armée du bey s'élevait environ à 12,000 hommes. Il était en outre servi par la population, par les localités. L'inondation étendue, des chemins cachés par les eaux à ses adversaires, lui permettaient de leur dérober ses

marches et contre-marches. Mais Desaix ne se laissa surpasser ni en vigilance, ni en activité. S'appuyant au Nil, il établit à Benisouïf le centre de ses opérations et il réussit à déconcerter les manœuvres de l'ennemi. Lorsque enfin, le fleuve fut rentré dans son lit, Mourad se décida à offrir la bataille, sur le coteau de Sedment. Il formait deux lignes : d'abord, la cavalerie composée de 4000 Mamelucks et 2000 Arabes; puis, 7 à 8000 hommes d'infanterie couverts d'un retranchement.

Desaix n'hésita pas à ordonner l'attaque. Lorsque Mourad vit en mouvement le formidable carré, il lança toute sa cavalerie et le fit envelopper. C'en était fait de la division française si ses rangs eussent fléchi. Mais elle soutint le choc avec intrépidité. Le bey, désespérant de la rompre, rassembla sa troupe, la groupa en une seule masse et se précipita sur un même front. On l'attendit à bout portant, on l'accueillit avec un feu terrible, on le força de reculer. Il revint plusieurs fois à la charge, mais à chaque tentative une fusillade meurtrière l'arrêtait et le faisait plier. Il prit enfin une habile résolution. Il se mit à l'écart et démasqua une batterie de 8 pièces disposées sur le retranchement. Le canon ne tarda pas à faire brèche dans la muraille d'hommes que la cavalerie ne pouvait ébranler. Mourad épiait le moment d'y pénétrer; mais Desaix, par un de ces élans que l'on ne peut trop admirer, échappa à une destruction certaine et saisit la victoire. Il fait battre la charge, il court aux retranchemens, il enlève la funeste batterie et la tourne contre les Mamelucks, qui n'ont point le temps de s'opposer à cette attaque aussi rapide que la foudre. Les Arabes se dispersent et Mourad, affaibli de 400 Mamelucks, s'enfuit dans le désert.

Cette défaite fut loin de l'abattre. A un mois de là ayant encore soulevé les Arabes, il chercha, mais sans succès, à surprendre la garnison française de Médinet; battu dans cette rencontre, il renonça au Faïoum pour porter la guerre dans la Haute-Égypte où Desaix se disposa à le poursuivre.

Durant cette expédition Bonaparte fortifia l'Égypte. Il fit construire un fort à Salhiéh; il mit Falcheik et Belbeis à l'abri d'un coup de main. De plus, il essaya d'établir des intelligences avec l'Arabie et il étendit ses relations jusqu'à l'Inde où le sultan de Mysore tenait tête aux armées anglaises. Cependant la guerre n'absorbait pas tous ses instans. Par son habileté à se concilier les scheicks et les ulémas, par son attention à veiller à la justice, à satisfaire aux exigences des préjugés et des croyances, il ne se montra pas moins habile à fonder un empire qu'à en faire la conquête. Parmi ses créations on ne peut omettre celle de l'institut d'Égypte qui déposa, dans ce berceau de l'antique civilisation, le germe des sciences et des arts modernes qui devaient le rappeler à la vie.

Sur ces entrefaites, on apprit au Caire que la Porte allait déclarer la guerre aux Français ; cet événement donnait une autre face à l'expédition. Le sultan, comme successeur des califes, est encore le commandeur des croyans, et sa décision devait soulever tout ce qui nourrissait des idées fanatiques. « Le chef des Musulmans, disait-on dans les mosquées, s'é-  
« tant déclaré contre les Français, on ne doit plus les traiter que comme  
« des chiens d'infidèles qu'il est méritoire d'exterminer. »

Ces propos se répandirent, la fermentation alla toujours croissant, et le 21 octobre des rassemblemens se formèrent. Leur nombre leur inspira de l'audace ; l'hôpital, la maison de Caffarelli, l'institut furent insultés ; plusieurs Français périrent, le tumulte devint effrayant. Le commandant de place Dupuis prit quelques troupes et marcha aux insurgés ; mais son escorte, trop faible, fut culbutée et ce malheureux général massacré. A ces nouvelles, Bonaparte monte à cheval et fait battre la générale ; toute l'armée prend les armes ; l'artillerie se met en batterie, dans les rues principales, et le combat s'engage. Il dura deux jours, au bout desquels les révoltés traqués partout, renfermés dans une mosquée, crièrent merci. Bonaparte pardonna et sa clémence, appuyée de quelques exemples sévères, assura pour long-temps la tranquillité du pays.

---

#### IV.

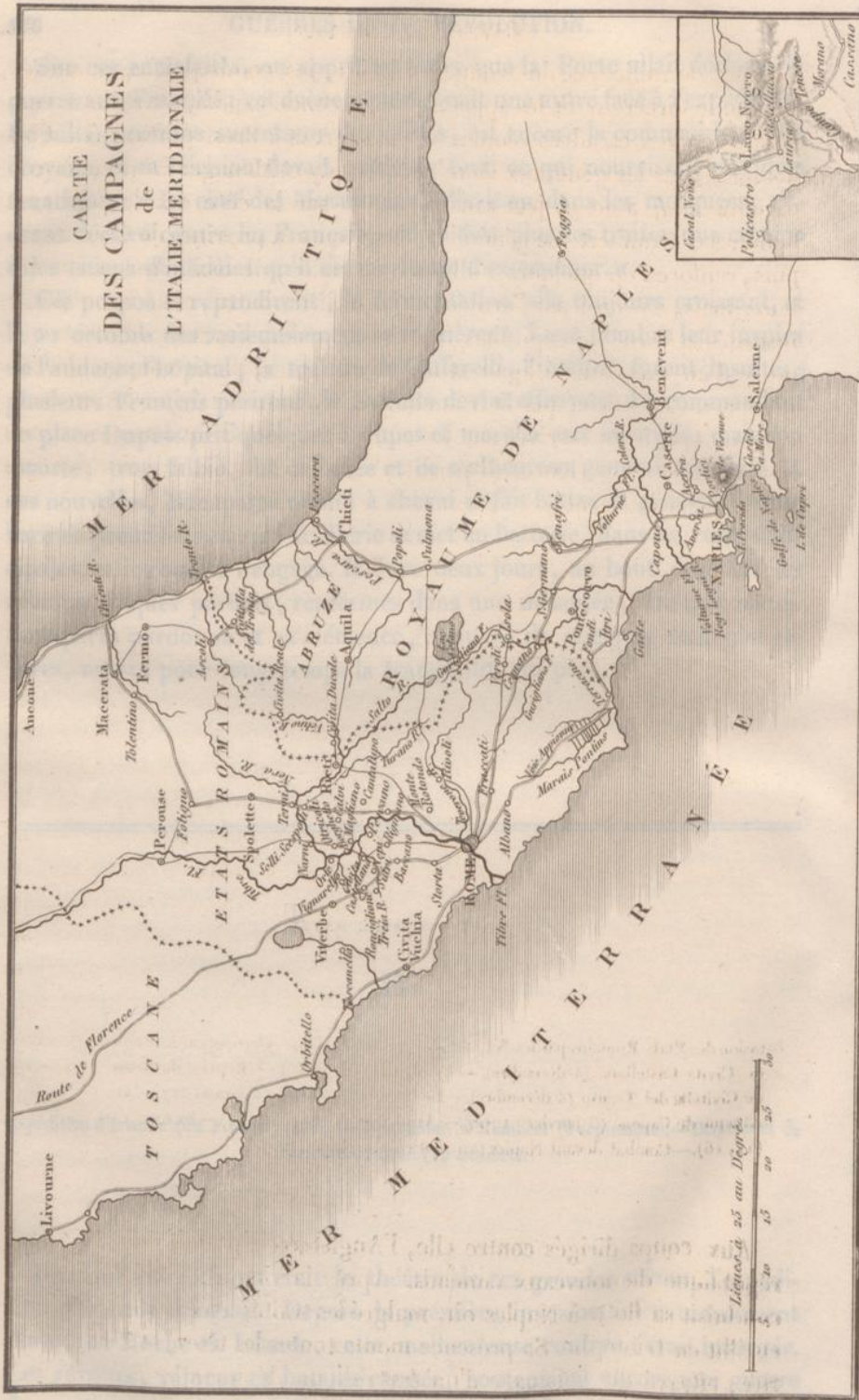
Expédition d'Irlande (du 4 au 27 août).—Capitulation d'Humbert (8 septembre).—Dispersion de l'escadre de Brest (12 octobre).

Pendant que l'Orient était le théâtre de ces grandes scènes, l'expédition d'Irlande échouait. Depuis la première invasion infructueusement tentée par Hoche en Irlande, cette malheureuse contrée s'était insurgée. Les révoltés, vaincus en bataille rangée, soutenaient encore une guerre de partisans : mais lord Cornwallis, à la tête d'une armée de 60,000



# 8 ÈME CARTE.

## CARTE DES CAMPAGNES de L'ITALIE MÉRIDIIONALE



hommes de milices et de troupes réglées, les combattait avec succès, lorsque le directoire fit les apprêts d'une seconde expédition. Elle se composait de deux escadres réunies à Rochefort et à Brest portant 5 à 6000 hommes sous les généraux Humbert, Hardy et Ménage. La première appareilla le 4 août et jeta sans obstacles sur la côte occidentale 1100 hommes et Humbert. Ce général souleva toute la province de Connaught; puis, renforcé de quelques milliers d'Irlandais, il osa marcher sur Dublin; mais, entouré par l'armée anglaise, il fut battu, abandonné par les insurgés et forcé de capituler. Huit jours après, l'escadre de Brest, composée d'un vaisseau de ligne et de huit frégates, partit commandée par Bompard. Cet officier perdit beaucoup de temps pour éviter les croisières ennemies, et à son arrivée sur les côtes d'Irlande, il fut attaqué et battu par des forces supérieures. Il perdit 7 voiles et la majeure partie des troupes de débarquement.

## V.

## EXPÉDITION DE NAPLES.

Invasion des Etats-Romains par les Napolitains (24 novembre).—Occupation de Rome (29).—Bataille de Civita Castellana (4 décembre).—Combat d'Otricoli (9).—Reprise de Rome (15).—Prises de Civitella del Tronto (4 décembre).—De Pescara (24).—De Ceprano (27).—De Gaëte (30).—Attaque de Capoue (3 janvier 1799).—Armistice de Capoue (11).—Insurrection des Lazzaroni (14, 16).—Combat devant Naples (20).—Prise de Naples (23).

Aux coups dirigés contre elle, l'Angleterre ripostait en suscitant à la république de nouveaux ennemis. Après la victoire d'Aboukir, Nelson conduisit sa flotte à Naples où, malgré les traités avec la France, on l'accueillit en triomphe. Sa présence monta toutes les têtes, et Ferdinand, irrité, effrayé du voisinage d'un état devenu démocratique, se laissa entraîner à marcher sur Rome. Il leva une armée de 60,000 hommes.

L'Autriche, l'émigration lui prêtèrent des officiers-généraux et, pour les commander en chef, Mack, devenu depuis si fameux.

Quel que fût le succès, l'Angleterre arrivait à son but : si les Napolitains réussissaient à dégager le patrimoine de Saint-Pierre, les hésitations de Vienne et de Pétersbourg devaient cesser ; s'ils succombaient, l'Autriche était forcée d'intervenir, sous peine de renoncer pour jamais à l'Italie.

Mack était fécond en projets où il ne tenait pas assez compte de la valeur de ses adversaires. Sans être troublé par les souvenirs de Turcoing, il présenta aux conseils de Ferdinand de vastes combinaisons où il s'agissait encore d'anéantir l'armée française. On devait soulever le Piémont pour paralyser la Cisalpine; on devait jeter 7 à 8000 Napolitains en Toscane pour occuper les débouchés des États-Romains; on devait s'avancer avec le reste de l'armée par toutes les routes à-la-fois, de manière à envelopper les corps cantonnés dans la nouvelle république. Depuis le départ de Berthier, ils étaient commandés par Championnet, qui avait été obligé de fournir un renfort à la garnison des îles Ioniennes et à qui il ne restait pas plus de 13 à 14,000 hommes.

La réserve et les parcs (2 à 3000), sous Rey, étaient à Ancône. En avant de cette place jusqu'au Tronto, la gauche (2 à 3000) commandée par Duhesme, était stationnée dans Fermo, Ascoli et les autres villes du littoral. Lemoine, avec le centre (2 à 3000), gardait Terni et Rieti. Enfin la droite (6000), sous Macdonald, ayant à ses ordres les brigades Maurice Mathieu, Kellermann fils, et Kniazewitz occupait Rome et se déployait jusqu'à la frontière napolitaine. Ainsi la petite armée de Championnet était échelonnée par faibles détachemens depuis Terracine jusqu'à Ancône, et il n'était pas invraisemblable qu'en menaçant à-la-fois son centre et ses ailes, on réussît à l'empêcher de se concentrer, à la détruire par des attaques partielles, enfin à pousser ses débris sur des routes interceptées.

Le plan de Mack fut adopté; Nelson s'empressa d'offrir ses vaisseaux au détachement de Livourne; tous les ressorts de la diplomatie furent mis en jeu pour déterminer le roi de Sardaigne à se déclarer; enfin Ferdinand voulut marcher avec l'expédition. L'idée générale semblait si bien conçue, on doutait si peu de la victoire, qu'on ne songea guère aux détails et l'on ne chercha pas le véritable point d'attaque.

Plusieurs routes conduisent de Naples aux États-Romains, toutes partent de Capoue pour aboutir : celle au nord de l'Apennin à Ascoli; celle du revers méridional à Rome, et celle de la crête à Rieti et Terni. Cette dernière est tracée jusqu'à Aquila sur le versant septentrional, mais à quelques lieues de la ville, entre la Pescara et le Velino, elle traverse

l'arête culminante pour descendre dans le bassin du Tibre. A cet endroit, le territoire napolitain forme un saillant sur celui de Rome, et la frontière n'est plus qu'à une courte distance de la chaussée d'Ancône par laquelle les corps français communiquaient entre eux. Il est facile de voir que la colonne principale eût dû se former à Aquila, où elle pouvait masquer sa force et de là déboucher vivement sur Terni, point de jonction de la route d'Ancône. Ce simple mouvement eût suffi pour disloquer Championnet et assurer le succès de la campagne.

Mais Mack voulait ménager à Ferdinand le triomphe d'une entrée à Rome. Dans ce dessein puérile, il dirigea en personne 30 à 40,000 hommes sur sa capitale. Deux colonnes secondaires, fortes chacune de 10,000 hommes, marchèrent sur Rieti et Ascoli.

## VI.

Invasion des États-Romains (24 novembre). — Occupation de Rome (29).

Le général en chef franchit la frontière à Isola, Ceprano et Terracine, puis il s'avança par toutes les routes en se liant avec son centre, au moyen de deux détachemens destinés à côtoyer le lac de Celano pour gagner Rivoli et prendre position à Monte-Rotondo; mais il marcha si lentement que Championnet put, sans perdre un seul homme, replier ses cantonnemens et évacuer Rome, en laissant dans le château Saint-Ange 7 à 800 hommes de garnison. La retraite s'opéra sur Civita-Castellana où la droite s'établit, et sur Terni où se transporta le quartier-général.

Cependant, au nord et sur la crête de l'Apennin, les Napolitains abordèrent les Français. La droite occupa d'abord Ascoli; mais les généraux républicains, après avoir concentré dans Fermo leurs détachemens épars, reprirent victorieusement l'attaque et déblayèrent toute la rive gauche du Tronto. Le centre, débouchant sur Rieti, replia jusqu'à Terni les

avant-postes de Lemoine, et engagea le combat dans l'étroite vallée qui entoure cette ville en cherchant à couper la route d'Ancône. Le général français, accablé par le nombre, soutenait le choc avec désavantage lorsqu'un régiment de la réserve, arrivant par Spoleto, lui rendit l'offensive; il repoussa les assaillans jusqu'au Velino et leur enleva, au passage de cette rivière, 2000 hommes outre leur artillerie.

Le lendemain, le roi de Naples entra dans Rome en conquérant. Aussitôt il rappela le souverain pontife et installa un gouvernement provisoire. Mais déjà les plans de son général étaient singulièrement altérés. Les attaques accessoires venaient d'échouer et les diversions lointaines, sur lesquelles il avait compté, lui échappaient. Le Piémont avait été occupé militairement par les divisions de la Lombardie, et dès-lors il était aisé de prévoir que les détachemens français, s'étendant jusqu'en Toscane, paralyseraient le corps débarqué à Livourne.

Cependant Mack était à la tête de 40,000 hommes en présence de 10,000 Français. La supériorité du nombre lui fit encore illusion, et, après quelques jours perdus à faire au château Saint-Ange d'inutiles sommations, il sortit de Rome pour porter tout son effort contre la droite, forte de 6000 combattans. Macdonald l'avait établie dans une admirable position. C'est un triangle formé par le Tibre, la Treia et une chaîne de collines qui longe la route de Florence. Les deux premiers côtés ne sont accessibles que par les ponts de Civita-Castellana et de Borghetto. Le troisième, entrecoupé de plusieurs ravins, ne laisse point de développement à l'attaque et peut être défendu à peu de frais.

Mack avait assez de monde pour investir cette forteresse naturelle et la prendre d'assaut; au centre deux colonnes, chacune de 7 à 8000 hommes, furent chargées d'y pénétrer en attaquant Civita Castellana, l'une à revers par Nepi, l'autre de front par Rignano. La droite (7 à 8000) passa le Tibre à Ponzano pour couper par la rive gauche la route de Terni. La gauche (2 colonnes 14 à 16,000 hommes) prolongea sa marche par la route de Florence dans le but de descendre vers le Tibre par les intervalles des ravins et de se lier avec la droite.

La division française n'avait qu'un moyen de se dégager du réseau qui allait l'envelopper, c'était de mettre en déroute l'armée napolitaine. Elle n'y manqua pas. A Nepi, Kellermann, qui défendait le défilé avec deux bataillons et trois escadrons, accueillit rudement une des colonnes du centre, la jeta à demi détruite sur Monte-Rosi et, sans lui laisser le temps de reprendre ses rangs, la poursuivit et la dispersa. A Rignano l'autre colonne se heurta contre un régiment d'infanterie qui se replia jusqu'au pont de la Treia. Elle se croyait victorieuse, mais, au bord de la rivière, une fusillade terrible lui ôta le désir de forcer le passage et

elle lâcha pied. La droite, au bruit de ces désastres, se hâta de repasser le Tibre sans brûler une amorce. La gauche ne fut pas plus heureuse : à peine avait-elle fait demi-tour, pour se porter en deux corps sur Borghetto et Orte, qu'elle fut assaillie, rompue et culbutée par Kniazewitz et Maurice Mathieu.

Mack, déconcerté par cet échec inouï, s'avisa de remplir l'intervalle qui séparait Macdonald de Championnet. Mais il était trop tard, on avait inspiré aux soldats français trop de mépris pour attendre quelque résultat des meilleures manœuvres.

6 à 7000 hommes, sous le général émigré Roger de Damas, restèrent en observation devant Civita-Castellana. Le gros de l'armée, passant le Tibre, prit position à Cantalupo, se mit en communication avec la colonne d'Aquila et plaça à Calvi une avant-garde de 8 à 10,000 hommes commandés par le général autrichien Metsch.

Cantalupo est situé près d'un chemin de traverse qui conduit directement de Rome à Terni en longeant une chaîne de collines, dont le point culminant est à peu de distance de Calvi, où l'on commande les vallées du Tibre et de la Nura. Metsch devait se fortifier dans le village, s'étendre peu-à-peu jusqu'au Tibre et bloquer Macdonald. Le corps de bataille attendait le succès de cette opération pour se porter contre Championnet.

Magliano fut d'abord occupé, et tandis que Macdonald le dégageait, 3 à 4000 hommes marchèrent sur Otricoli, y surprirent un faible poste et s'y établirent ; mais à ce moment toute la division française s'ébranlait pour déjouer le dessein des généraux ennemis. Kellermann seul restait sans bouger à Civita-Castellana. Macdonald était déjà rentré dans Magliano lorsque Maurice Mathieu, à la tête de 15 à 1800 hommes, entreprit résolument l'attaque d'Otricoli. Il s'y jeta tête baissée, enleva 2000 hommes et repoussa le reste en désordre sur Calvi. Sans s'arrêter, il les poursuit l'épée dans les reins, et arrive au pied des retranchemens. Dans le même temps Macdonald, accourant de Magliano avec une poignée d'hommes, aborde à revers cette position qui renferme encore 4000 hommes, outre les débris d'Otricoli. On les somme de déposer les armes ; après quelques pourparlers, ils se rendent prisonniers.

L'avant-garde napolitaine avait disparu ; d'un autre côté Lemoine, après avoir chassé de Rieti et Civita-Ducale la colonne d'Aquila, se rabat-tait par sa droite au-delà du Turano sur les environs de Rome. Mack, ayant lieu à son tour de craindre d'être enveloppé, commença à battre en retraite.

Pendant ce temps Championnet avec Rey, Maurice Mathieu, Macdonald, s'élançèrent de Terni, Calvi, Magliano, et convergèrent sur Cantalupo ;

puis, trouvant le camp évacué, ils poussèrent jusqu'à Rome où ils entrèrent sur les pas des arrière-gardes napolitaines.

Comme ils prenaient position dans la ville, une colonne se présenta à la porte de Florence. C'était Roger de Damas qui, se trouvant séparé de Mack, voulait obtenir la permission de le rejoindre; elle lui fut refusée, et il se retira sur Wortia où l'on courut l'attaquer. Il fut rompu et, au moment où il cherchait à gagner la côte, Kellermann, débouchant de Ronciglione, le rencontra vers Toscanella, le mena battant jusqu'à Orbitello et ne lui laissa la faculté de s'embarquer qu'en l'obligeant d'abandonner son artillerie.

Du côté de l'Adriatique, Duhesme, après avoir enlevé la forteresse de Civitella-del-Tronto, dispersa l'extrême droite ennemie. Enfin, le détachement de Livourne resta dans la plus complète inaction. L'expédition était manquée sur tous les points, les débris de l'armée napolitaine se retiraient en désordre aux cris d'indignation de l'Europe absolutiste. Championnet prit alors une résolution audacieuse qui, à défaut d'autres exploits, suffisait pour caractériser cette brillante époque. Malgré les pluies de la saison, malgré l'insurrection des campagnes qui éclatait sur ses pas, malgré les forteresses qui barraient toutes les routes, il poussa ses colonnes à la conquête de Naples.

Duhesme et Lemoine (5 à 6000) reçurent l'ordre de se porter en avant l'un par Pescara, l'autre par Aquila et Popoli; de traverser Venafro et de rejoindre sur les bords du Volturno Macdonald et Rey (7 à 8000) qui s'élançèrent à la poursuite de l'armée fugitive. Kellermann resta en arrière pour pacifier la Campagne de Rome et réduire Viterbe qui s'était insurgée.

Mack, laissant de fortes arrière-gardes à Ceprano, Fondi et Itri pour défendre le passage de Garigliano, rallia le gros de ses troupes sous le canon de Capoue. On n'hésita pas à l'attaquer. Macdonald prit la route de Veroli; Rey celle de Terracine; Maurice Mathieu marcha sur Ceprano. Les deux derniers éprouvèrent seuls une légère résistance. Les Napolitains prétendirent disputer l'entrée de Ceprano. Mathieu les culbuta, pénétra pêle-mêle avec eux dans la place, força le pont du Garigliano et fit sa jonction dans San-Germano avec Macdonald qui, ayant passé sans obstacles à Isola, avait fait fuir les postes ennemis en les prenant à revers.

Sans attendre Rey, Championnet marcha contre une place forte soutenue par 35,000 hommes. C'était enfin trop de témérité. Capoue, située au-delà du Volturno, a une enceinte régulière revêtue, et, en outre, les troupes napolitaines s'étaient couvertes d'un retranchement garni d'artillerie. On s'y porta, on s'en rendit maître, on prit les canons, mais les remparts de la forteresse arrêtaient cet élan et, après avoir perdu 300

hommes, on renonça à les emporter jusqu'à la réunion de l'armée entière. Elle ne tarda pas à se trouver en ligne.

Rey, après avoir refoulé dans Gaëte les troupes de Fondi et d'Itri, se laisse aller au desir d'insulter cette place, l'une des plus fortes de l'Italie. Il mit en batterie un seul obusier dont le feu frappa la garnison d'une telle terreur, que le gouverneur se trouva trop heureux d'obtenir une capitulation. 4000 prisonniers, 20,000 fusils, de l'artillerie et un équipage de pont furent le prix de cet étrange coup de main.

Rey arriva le premier sous Capoue; après lui vint Kellermann qui avait dispersé les révoltés de Viterbe. Restaient en arrière Lemoine et Duhesme retardés l'un et l'autre plutôt par les pluies et les bandes insurgées que par les places et les troupes de ligne. En effet Duhesme était entré dans Pescara à la première sommation. Lemoine s'était emparé d'Aquila, et les colonnes napolitaines n'avaient, tour-à-tour, fait volte-face que pour essayer encore un échec en voulant s'opposer à la jonction des deux corps français. Ceux-ci s'avancèrent par Sulmona et, lorsque leur avant-garde fut signalée au général en chef, il se mit à menacer plus sérieusement Capoue.

Cependant on apprit que les insurgés avaient détruit sur les derrières de l'armée les ponts du Garigliano, que le grand parc était incendié, que le corps de Livourne allait prendre terre près de Gaëte sur la ligne de retraite de l'armée. Ces circonstances décidèrent Championnet à écouter les propositions de Mack qui, déjà deux fois, avait demandé à capituler. Une convention fut signée en vertu de laquelle les hostilités cessèrent; Capoue fut livrée aux Français, et la capitale frappée d'une contribution de huit millions. Les Napolitains se retirèrent sur la rive gauche des Regi-Lagni.

Ce traité, mal accueilli du directoire qui rappela Championnet pour lui substituer Macdonald, excita la fureur des Lazzaroni. Déjà le roi, appréciant ses troupes à leur juste valeur, s'était réfugié en Sicile avec sa cour et ses troupes; et depuis lors une fermentation sourde agitait la populace de Naples. A la nouvelle de la capitulation de Capoue, aux premiers apprêts de la levée de la contribution de guerre, elle fit entendre le cri de trahison, elle se souleva tout entière, elle arracha les armes aux indignes soldats de Mack, et menaçant la vie du malheureux général qu'ils avaient si mal secondé, elle le força d'aller demander un asile aux généraux français.

Championnet venait de réorganiser son armée pour en former deux colonnes, l'une à droite de la route de Naples sur les Regi-Lagni, l'autre échelonnée d'Acerra à Bénévent. Il avait en outre une réserve à Caserte et une brigade à Bénévent. Les Lazzaroni ne tardèrent pas à se répandre

hors de la ville. Aux cris de : Vive saint Janvier ! Vive Jésus-Christ ! Mort aux Français ! ils se ruèrent sur la route de Capoue et attaquèrent les avant-postes de la division de droite. Cette violation de l'armistice autorisant la reprise des hostilités, l'armée se mit en mouvement par Aversa et Acerra.

La première colonne se heurta contre les bandes insurgées qui osaient tenir la campagne. Elle n'eut qu'à se déployer pour les disperser et prendre leurs canons. L'autre parvint sans obstacles jusqu'à la porte de Naples ; là, elle fut accueillie par un feu si violent qu'elle commençait à reculer lorsque l'ennemi, démasquant une batterie de 12 pièces, fit voir que la retraite serait plus meurtrière que le combat. On se résolut donc à enlever les canons, ce qui fut exécuté en un clin-d'œil. La résistance cessa et l'on se rendit maître de l'entrée de la ville. Les deux journées suivantes furent employées à en compléter l'investissement et à élever de formidables batteries. Pendant ce temps, les partisans des Français et les bourgeois, menacés du pillage, de l'incendie, se disposèrent à seconder l'attaque et à prendre les châteaux forts.

Le troisième jour, l'action s'engagea sur tous les points. Les Lazzaroni, abandonnés à eux-mêmes, inquiétés par les bourgeois, se défendirent avec rage ; mais poursuivis de rue en rue, canonnés par les forts, ils finirent par déposer les armes ; la promesse de respecter saint Janvier et quelques distributions d'argent les eurent bientôt apaisés.

La victoire de Championnet entraîna la proclamation de la république parthénopéenne ; presque toutes les villes suivirent l'impulsion de la capitale ; mais dans la Pouille et dans les Calabres, la population des campagnes s'insurgea tout entière. Deux colonnes marchèrent contre elle, et les résistances n'étaient pas encore surmontées lorsque la guerre, étant devenue générale, les hostilités s'ouvrirent en Lombardie.



CHAMPIONNET (Jean-Étienne),

Né à Valence en 1762.—Général en chef de l'armée de Naples. — Mort en 1799.

**Conquête de Naples.**



## VII.

## OPÉRATIONS EN ORIENT.

Expédition dans le Saïd (septembre).—Bataille de Samanhout (23 janvier 1799).—Conquête du Saïd.—Prise de Qoseir (février, mars, avril).—Expédition de Syrie (6 février 1799).—Prise d'El-Arich (9).—De Kan-Ioune (24).—De Jaffa (7 mars).—Siège d'Acre (20).—Premier assaut (28).—Combat de Nazareth (8 avril).—Bataille du mont Tabor (16).—L'assaut d'Acre (7 mai).—Levée du siège (17).—Rentrée au Caire (19 juin).—Débarquement des Turcs (11 juillet).—Bataille d'Abouqir (25).—Départ de Bonaparte (22 août).—Attaque de Suez, Qoseir, Damiette (29 octobre).—Convention d'El-Arich (25 janvier 1800).—Bataille d'Héliopolis (20 mars).—Soumission du Caire (27).—Mort de Kleber (14 juin).—Bataille de Canope (21 mars 1801).—Capitulation du Caire (28 juillet).—D'Alexandrie (27 septembre).

Cependant Desaix fit la conquête de la Haute-Égypte (Saïd); les beys des Mameluks cédèrent à sa rare valeur, et les Arabes, frappés de son noble caractère, lui décernèrent le nom de Sultan-Juste.

Chassé du Faïoum, Mourad se retira près des ruines de Thèbes pour attendre un renfort d'Arabes de la Mecque et rallier à sa cause les beys de la haute vallée du Nil, jusque-là ses rivaux. Ces chefs étendaient leur pouvoir sur la route de Qoseir, la grande Oasis et la vallée d'Esneh; mais c'était surtout du dehors que des nombreux renforts pouvaient arriver, et Qoseir étant le seul port qui établisse la communication entre l'Arabie et la Haute-Egypte, Thèbes, où aboutissent les chemins de Qoseir au Nil, était la clef des opérations.

Desaix avait résolu de s'y porter. Sa petite armée, renforcée de 1500 hommes, que Davout lui avait amenés du Caire, comptait 4 à 5000 combattans; mais obligé de se ralentir pour ne point abandonner sa flottille, dont les vents contraiaient la marche, il fut prévenu par son adversaire.

Mourad ayant réuni toutes ses ressources, crut pouvoir reprendre l'at-

taque. Au sortir de Samanhout, il se heurta contre les Français qui formèrent trois carrés, l'infanterie aux ailes, la cavalerie au centre. Le bey essaya d'abord de les entamer; son infanterie profitant d'un canal à sec se glissa près d'eux en tiraillant; mais, avant que son feu eût atteint un seul homme, Desaix lança sur elle un escadron et quelques compagnies d'élite qui la dispersèrent et s'emparèrent de Samanhout. Alors le combat devint général; l'ennemi chercha tout à-la-fois à rompre les carrés et à reprendre le village, mais il échoua sur tous les points. Enfin la cavalerie française à son tour s'ébranla pour charger les Mamelucks qui n'attendirent pas le choc. Beys et scheicks arabes s'enfoncèrent dans les vallées de Qoseir, d'Akmin et d'Esneh. Mourad seul resta sur les bords du Nil.

Desaix ne négligea rien pour éloigner un chef si entreprenant; il le poursuivit sans relâche en prenant position tour-à-tour à Thèbes, Esneh et Açouan. Il le rejeta enfin hors de l'Égypte, s'empara de l'île de Philœ et planta le drapeau français sur les rochers d'où tombent les cataractes du Nil.

Ainsi, la victoire de Samanhout livra la Haute-Égypte comme celle de Sedment avait livré le Faïoum. Les beys, coupés les uns des autres, furent réduits au rôle de chefs de partisans; néanmoins il continuèrent la guerre avec une infatigable activité. Leurs efforts, désormais, tendaient à se réunir, comme ceux des généraux français à les tenir séparés. Malgré leur parfaite connaissance du terrain, il ne purent réussir à une jonction complète, et dans toutes les rencontres ils furent battus.

Mourad s'enfonçant dans le désert, par la rive droite du Nil, chercha à gagner Siout dont les siens venaient de s'emparer. Desaix courut sur ses pas, l'atteignit à Louqsor, dispersa sa troupe et le rejeta au-delà du fleuve accompagné seulement de 150 cavaliers. Sa déroute entraîna celle des partis d'Esneh qui, se portant à sa rencontre, furent assaillis et culbutés par les vainqueurs. Les succès de Desaix furent cette fois chèrement achetés; en se concentrant, il avait laissé à découvert sa flottille que les Arabes surprirent et brûlèrent en faisant prisonniers les équipages. Les Français, outrés de cette audace, ne tardèrent pas à en tirer une éclatante vengeance. Ils marchèrent sur Benout où les Arabes s'étaient retranchés avec leur capture, les anéantirent et délivrèrent les prisonniers. Puis, pour mettre fin à ces mouvemens qu'encourageait la communication avec l'Arabie, Desaix poussa jusqu'à la mer Rouge. Les beys se réunirent pour l'arrêter à Bir-el-Bar; il leur passa sur le corps, les dispersa dans le désert et s'empara de Qoseir. Ce dernier coup détruisit les espérances de Mourad. Renonçant à la Haute-Égypte, il traversa de sa personne les Oasis et le Faïoum pour se rendre dans le Delta, tandis que les détachemens de Bir-el-Bar, suivant son mouvement sur l'autre rive, gagnèrent par le désert

l'Oasis de Sebabiar. Leur but était de se joindre au pacha de Rhodes dont la prochaine arrivée leur était annoncée. Ils pensaient entraîner avec eux la masse des Arabes; mais il se heurtèrent presque seuls contre les troupes que Bonaparte avait mises en mouvement, pour s'opposer au débarquement de l'armée turque. Mourad, battu près des lacs de Natroun, revint sur ses pas, et la colonne de la rive droite fut dispersée à Sebabiar. La Porte s'était décidée à la guerre, et le pacha d'Acre avait été chargé d'envahir l'Égypte; mais Bonaparte s'était préparé à prévenir l'attaque et à la porter lui-même en Syrie. Vers la fin de l'hiver, pendant que Desaix poussait devant lui les débris de Mourad, l'armée d'expédition ouvrait sa marche. Elle se composait de quatre divisions d'infanterie: Reynier commandait l'avant-garde (2160), Kleber (3349), Lannes (2924), Bon (2449), le corps de bataille: Murat la cavalerie (800), ce qui faisait, avec les troupes d'artillerie, génie, guides et dromadaires (2213), en tout 12,895.

Ce fut avec moins de 13,000 hommes que Bonaparte s'enfonça sans hésitation dans les sables qui séparent l'Afrique de l'Asie. Il n'avait point, comme Alexandre, une flotte pour soutenir et approvisionner ses troupes; mais à peu de distance de l'Égypte, il comptait sur de vaillans alliés. Les montagnes de la Palestine, les bords du Jourdain, le Liban, sont habités par des peuplades chrétiennes toujours prêtes à courir aux armes. En s'appuyant sur elles, le précédent pacha d'Acre s'était rendu indépendant de la Porte; mais sa famille désunie n'avait point hérité de son pouvoir, et son successeur, dont le nom se mêle d'une manière funeste à l'histoire de l'expédition, Achmet-Pacha-el-Djezzar, sans être très soumis au sultan, était fidèle à la foi musulmane et tournait contre les chrétiens l'activité d'un caractère féroce. Cet homme sanguinaire avait répondu aux ouvertures du général en chef en faisant mettre à mort ses émissaires et en donnant asile à Ibrahim-Bey.

C'était lui que l'on cherchait d'abord. La capitale de son pachalick était le premier but de l'armée. Pour y arriver, il faut traverser le désert, puis longer la côte en passant par El-Arich, Kan-Iounes, Gaza, Jaffa et Haïfa. Ces places ont peu d'importance, les avant-postes du pacha ne pouvaient s'en faire des points d'appui assez imposans pour arrêter les Français. C'était donc un siège que l'on allait faire, un siège précédé de quelques coups de main. La difficulté de la route ne permettant pas de transporter par terre le matériel, une flottille le conduisait droit à Acre pendant que les troupes s'avançaient en côtoyant le rivage de la mer.

Acre une fois pris, Bonaparte avait dessein de soulever les populations chrétiennes soutenues par la terreur qu'inspirait Djezzar, de déboucher à leur tête au-delà du Liban et de s'emparer de Damas, centre de la domi-

nation turque en Syrie. La campagne récente de l'armée égyptienne a justifié ces projets, et l'on sait maintenant que la prise d'Acre eût conduit les Français sous les murs de Constantinople.

El-Arich, Kan-Ioune, Gaza furent occupés sans grande résistance ; mais Jaffa ferma ses portes, on l'investit, on l'enleva d'assaut, on la livra au pillage. Neuf jours après, l'avant-garde chassa de Haïfa un détachement de Mamelucks, et l'armée commença à se déployer autour de la place où les destinées de l'Asie étaient renfermées.

Comme on l'investissait, les équipages de siège, qui suivaient par mer le mouvement général, furent enlevés par la croisière du commodore anglais Sidney Smith, et Bonaparte eut la douleur de voir ses canons augmenter l'armement de la place. Malgré cet échec, il se hâta de faire ouvrir la tranchée en couvrant ses opérations par des détachemens postés à Safed et Nazareth pour éclairer les débouchés du Liban et les routes de Damas.

Acre s'élève sur un promontoire lié au continent par une étroite langue de terre. Ce court intervalle était comblé par des travaux que les moyens de siège ordinaires eussent bientôt surmontés. Le cinquième jour de la tranchée, les pièces de campagne dont on fit usage à défaut de grosse artillerie, firent brèche, en peu d'heures, dans une tour carrée qui dominait le rempart, et Bonaparte plein d'espoir ordonna l'assaut. L'infanterie prit les armes, et quinze sapeurs, pour reconnaître la brèche, se glisèrent hors de la tranchée. A peine avaient-ils fait quelques pas qu'un large fossé à revêtement en pierres les arrêta tout court. L'attaque fut suspendue : il fallut faire jouer la mine pour démolir la contrescarpe et s'avancer jusqu'à la brèche au milieu des débris. Malgré le feu de la place, on se mit à creuser un puits de mine que l'on crut achevé en trois jours. L'explosion renversa en effet un pan du mur extérieur, mais il en restait encore huit pieds. Néanmoins, une trentaine d'hommes se précipitèrent dans le fossé, le traversèrent, plantèrent une échelle au pied de la tour et montèrent à l'assaut, tandis que deux bataillons s'ébranlèrent pour les soutenir.

Il y eut alors une de ces complications fatales qui disposent souvent du succès. A la vue des échelles on crut dans la ville que tout était perdu ; les Turcs s'enfuirent au port, Djezzar lui-même au milieu du tumulte s'embarqua. De leur côté, les assaillans perdirent l'officier qui les commandait, ils s'effrayèrent, ils revinrent sur leurs pas, ils firent rebrousser chemin à l'infanterie comme elle allait descendre la contrescarpe. Un moment encore la colonne engagée dans le fossé eût continué à se porter en avant ; on se fût aperçu de la stupeur dont les ennemis étaient frappés et l'on eût saisi l'occasion qui ne se retrouva plus. Telles sont les chances de la

ration toujours en force. La campagne, l'école de la guerre, l'école de la victoire, l'école de la gloire, l'école de la mort, l'école de la vie, l'école de la patrie, l'école de la liberté, l'école de la fraternité, l'école de la justice, l'école de la vérité, l'école de la sagesse, l'école de la science, l'école de l'art, l'école de la religion, l'école de la morale, l'école de la politique, l'école de la législation, l'école de la jurisprudence, l'école de la médecine, l'école de la philosophie, l'école de la littérature, l'école de la poésie, l'école de la musique, l'école de la peinture, l'école de la sculpture, l'école de l'architecture, l'école de l'agriculture, l'école de l'industrie, l'école de l'commerce, l'école de l'art de la guerre, l'école de l'art de la paix, l'école de l'art de la vie, l'école de l'art de la mort.

Le 10 août 1793, l'Assemblée nationale constituante a décrété que le 10 août serait célébré comme le jour de la victoire de la liberté sur le despotisme. Ce décret a été suivi de plusieurs autres qui ont fixé le 10 août comme le jour de la fête de la liberté, de la fraternité, de la justice, de la vérité, de la sagesse, de la science, de l'art, de la religion, de la morale, de la politique, de la législation, de la jurisprudence, de la médecine, de la philosophie, de la littérature, de la poésie, de la musique, de la peinture, de la sculpture, de l'architecture, de l'agriculture, de l'industrie, de l'commerce, de l'art de la guerre, de l'art de la paix, de l'art de la vie, de l'art de la mort.

Le 10 août 1793, l'Assemblée nationale constituante a décrété que le 10 août serait célébré comme le jour de la victoire de la liberté sur le despotisme. Ce décret a été suivi de plusieurs autres qui ont fixé le 10 août comme le jour de la fête de la liberté, de la fraternité, de la justice, de la vérité, de la sagesse, de la science, de l'art, de la religion, de la morale, de la politique, de la législation, de la jurisprudence, de la médecine, de la philosophie, de la littérature, de la poésie, de la musique, de la peinture, de la sculpture, de l'architecture, de l'agriculture, de l'industrie, de l'commerce, de l'art de la guerre, de l'art de la paix, de l'art de la vie, de l'art de la mort.

Le 10 août 1793, l'Assemblée nationale constituante a décrété que le 10 août serait célébré comme le jour de la victoire de la liberté sur le despotisme. Ce décret a été suivi de plusieurs autres qui ont fixé le 10 août comme le jour de la fête de la liberté, de la fraternité, de la justice, de la vérité, de la sagesse, de la science, de l'art, de la religion, de la morale, de la politique, de la législation, de la jurisprudence, de la médecine, de la philosophie, de la littérature, de la poésie, de la musique, de la peinture, de la sculpture, de l'architecture, de l'agriculture, de l'industrie, de l'commerce, de l'art de la guerre, de l'art de la paix, de l'art de la vie, de l'art de la mort.

Le 10 août 1793, l'Assemblée nationale constituante a décrété que le 10 août serait célébré comme le jour de la victoire de la liberté sur le despotisme. Ce décret a été suivi de plusieurs autres qui ont fixé le 10 août comme le jour de la fête de la liberté, de la fraternité, de la justice, de la vérité, de la sagesse, de la science, de l'art, de la religion, de la morale, de la politique, de la législation, de la jurisprudence, de la médecine, de la philosophie, de la littérature, de la poésie, de la musique, de la peinture, de la sculpture, de l'architecture, de l'agriculture, de l'industrie, de l'commerce, de l'art de la guerre, de l'art de la paix, de l'art de la vie, de l'art de la mort.



**KLEBER (Jean-Baptiste),**

Né à Strasbourg en 1754, général de division à l'armée de la Vendée. — Général en chef de l'armée d'Égypte. — Mort au Caire le 14 juin 1800.

**Bataille d'Héliopolis (20 mars 1800.)**

guerre : la mort d'un seul officier suffit pour sauver Acre et pour donner un autre cours à la fortune de Bonaparte.

Sur ces entrefaites, de nombreux rassemblemens furent signalés à Nablous et sur les bords du lac de Tabarieh. Junot, à la tête de 500 hommes, poussant une reconnaissance en avant de Nazareth, se heurta contre 3000 Turcs. Il soutint vaillamment le choc et resta maître du champ de bataille. Kleber accourut le renforcer avec 2000 baïonnettes; leurs troupes réunies eurent, contre 7 à 8000 ennemis, un second engagement où la victoire ne fut pas douteuse. Cependant le nombre croissant des ennemis indiquait une entreprise sérieuse. C'était en effet le pacha de Damas, Abdallah, qui se dirigeait le long du Jourdain à la tête de 35 à 40,000 hommes. A ces nouvelles, Bonaparte se détacha du siège avec la division Bon qu'il conduisit à Nazareth. Il reconnut que le projet des Turcs était de se concentrer à Nablous, au sommet des montagnes de la Palestine, et de déboucher sur la côte sur sa ligne de retraite. Dans leur marche, ils lui prêtaient le flanc, et il se mit en mesure de les rompre avant de leur laisser atteindre le lieu de rendez-vous.

Tandis qu'ils descendaient en pleine confiance la rive droite du Jourdain, il envoya Murat à Safed sur leurs derrières avec ordre de s'emparer du pont de Jacob. Lui-même sortit de Nazareth pour prendre position sur le mont Tabor. En couronnant cette hauteur, il aperçut dans la plaine Kleber aux prises avec toute l'armée turque.

Ce brave général avait entrepris de surprendre le camp d'Abdallah; mais le pacha, prévenu à temps, s'était mis sous les armes et avait commencé l'attaque. Depuis six heures, 2 à 3000 Français, comme d'ordinaire formés en carré, contenaient une nuée de cavaliers et se défendaient intrépidement, couverts par un rempart de cadavres. A cette vue, Bonaparte partagea sa division en deux carrés qu'il dirigea de manière à enfermer l'ennemi dans un vaste triangle. Les soldats de Kleber, reconnaissant ces dispositions, firent entendre un cri de victoire. Bientôt les trois carrés vomirent un épouvantable feu et portèrent dans tous les sens de profondes atteintes à l'armée turque; en un clin-d'œil, elle se débanda, laissant sur le champ de bataille, son camp, ses bagages et un immense butin. Le plus grand nombre s'enfuit par la route de Damas et se fit écraser au pont de Jacob par le détachement de Murat, d'autres s'échappèrent en passant le Jourdain au-dessous du lac et en s'enfonçant dans le désert.

Une victoire si complète, si décisive, désorganisait pour long-temps Abdallah. Kleber resta dans la vallée du Jourdain pour le surveiller, et Bonaparte se rabattit sur la ville assiégée. Depuis son départ on avait continué à employer la mine pour faire sauter la contrescarpe et la tour

du rempart. On avait repoussé les sorties de Djezzar, on avait démoli les créneaux et démonté les batteries. Ces diverses circonstances sont le prélude ordinaire de la réduction d'une place. Mais Acre renfermait un émigré français officier du génie. Ancien condisciple de Bonaparte, Philippeaux rivalisa dignement avec lui dans le siège où il perdit la vie. Il imagina d'opposer aux Français des lignes de contre-approche. On se livrait donc de part et d'autre une guerre souterraine dont le prix était la célèbre tour. La fortune paraissait se déclarer contre les Turcs, quoique les travaux ne fussent pas encore achevés, lorsque des voiles furent signalées. Elles portaient 12,000 hommes de nouvelles troupes envoyées par le pacha de Rhodes au secours de Djezzar. Il leur fallait au moins six heures pour débarquer et Bonaparte résolut de brusquer l'assaut.

On se loge sur le rempart; on descend dans la place; 200 hommes fraient le chemin à la division Lannes qui les suit; le combat s'engage dans la ville avec un vif acharnement; mais les Français étaient épuisés de fatigues et des troupes fraîches survenues du port firent pencher contre eux la balance. Lannes fut repoussé et les Turcs prirent à discrétion son aventureuse avant-garde.

Cependant on était resté maître de la brèche; après deux jours de repos, Bonaparte essaya encore de dépasser le rempart, mais toutes les chances étaient désormais contre lui. L'opiniâtreté si connue des Turcs lorsqu'ils défendent des retranchemens, redoubla après le succès. Ils avaient reçu un puissant renfort et l'armée de siège s'affaiblissait chaque jour. Pour comble de malheur, la peste se déclara dans le camp français. Le général en chef ordonna enfin de lever le siège. Il partit en jetant un coup-d'œil de regret sur l'Asie dont il espérait changer la face; mais la flotte réunie à Rhodes annonçait un prochain débarquement, il était indispensable de rentrer en Égypte. Si l'expédition de Syrie n'avait point eu l'immense résultat que Bonaparte s'était promis, il avait du moins abattu l'orgueil des pachas d'Acre et de Damas qui ne songèrent point à l'inquiéter. Sa retraite s'opéra sans obstacle, et un mois après son départ d'Acre il fit sa rentrée au Caire.

Cette grande ville était restée calme pendant sa longue absence. Une police active et le soin qu'il prit d'agir sans cesse sur l'imagination mobile de ses habitans la tinrent en respect. Tantôt on suspendait solennellement au minaret des mosquées les drapeaux enlevés à El-Arich, à Gaza; tantôt, on publiait en style oriental les bulletins de l'armée d'expédition, étrange prélude des bulletins de la grande armée. Voici dans quels termes la prise de Jaffa fut annoncée:

« Au nom de Dieu miséricordieux, clément, très saint, maître du monde, qui fait de sa propriété ce qu'il veut, qui dispose de la victoire,

« Voici le récit des grâces que Dieu Très-Haut a accordées à la république française; aussi nous nous sommes emparé de Jaffa en Syrie.

« Djezzar avait l'intention de se rendre en Égypte, la demeure des pauvres, avec les brigands arabes. Mais les décrets de Dieu détruisent les ruses des hommes. Il voulait faire couler le sang, selon son usage barbare, à cause de son orgueil et des mauvais principes qu'il a reçus des Mamelucks et de son peu d'esprit; il n'a pas pensé que tout vient de Dieu.

« Le 26 de ramazan, l'armée française cerna Jaffa. Le 27, le général en chef fit faire des fossés, parce qu'il vit que la ville était garnie de canons et renfermait beaucoup de monde. Le 29, le fossé était d'environ 100 pieds de longueur. Le général en chef fit placer les canons, les mortiers et des batteries du côté de la mer pour arrêter ceux qui voudraient sortir.

« Le jeudi, dernier jour de ramazan, le général en chef eut pitié des habitans de Jaffa, il fit sommer le gouverneur. Pour toute réponse, on arrêta l'envoyé, contre toutes les lois de la guerre et de Mahomet.

« A l'instant, la colère de Bonaparte éclata, il fit tirer le canon et les bombes. En peu d'instans, le canon de Jaffa fut démonté. A midi, la muraille avait une brèche. On donna l'assaut et en moins d'une heure les Français eurent pris la ville et les forts. Les deux armées commencèrent à se battre. Les Français furent vainqueurs; le pillage dura toute la nuit. Le vendredi, le général eut compassion des Égyptiens qui se trouvaient à Jaffa. Pauvres et riches, il leur accorda le pardon et les fit retourner avec honneur dans leur pays. Il en agit de même à l'égard de ceux de Damas et d'Alep.

« Dans le combat plus de 4000 hommes de Djezzar furent tués par la fusillade et l'arme blanche. Les Français perdirent peu de monde. Il y eut peu de blessés, ils pénétrèrent par le chemin du pont sans être vus. O adorateurs de Dieu! Soumettez-vous à ses décrets, ne vous opposez pas à sa volonté, observez ses commandemens. Sachez que le monde est sa propriété et qu'il le donne à qui il veut. Sur ce, le salut et la miséricorde de Dieu.»

Ces fêtes, ces récits frappaient d'admiration la population du Caire où nul ne songeait à se soustraire au pouvoir du Grand des Français, du sultan El-Kebir (le feu).

Pendant la Basse-Égypte fut troublée par l'imposture d'un Arabe qui descendit du désert escorté de quelques centaines de fanatiques et se donna pour l'ange El-Mohady, qui, selon le koran, se porte au secours des fidèles aux époques de grandes calamités. Cette multitude s'empara de Damanhour, et le bruit des miracles de l'ange qui promettait de préserver

ses adhérens de l'atteinte des balles s'étant répandu, il eut bientôt réuni des milliers d'hommes. Une division marcha contre lui et dispersa sa troupe; on le prit et il fut passé par les armes.

Aussitôt de retour, Bonaparte fit fortifier les points accessibles de la côte. Junot avait pris position à El-Arich pour observer Ibrahim et Djeddar; d'autres détachemens se mirent en garde contre les incursions des Mamelucks. Ce furent ces mouvemens qui arrêterent Mourad et le chassèrent de la Basse-Égypte. On dit que dans sa fuite il vint, à peine escorté, jusqu'aux Pyramides. Monté sur la plus élevée, il passa une journée entière à contempler le théâtre de sa gloire déchuë. On l'aperçut, on avertit le général en chef qui sortit à la hâte, espérant le saisir, mais il eut le temps de s'échapper et de gagner le Faïoum.

Bonaparte était préparé à tout évènement lorsqu'il apprit que la flotte turque avait paru devant Alexandrie, que le pacha de Rhodes avec 15,000 hommes avait pris terre, et que le fort d'Abouqir avait été investi et enlevé.

Au lieu de suivre ce premier succès, les Turcs se fortifiaient autour d'Abouqir, soit pour attendre le secours que Mourad leur avait promis, soit pour recevoir la bataille. Elle ne tarda pas à leur être livrée. Bonaparte accourut du Caire à Alexandrie avec deux divisions d'infanterie et la cavalerie. Ses colonnes d'attaque furent promptement formées et mises en mouvement.

Le front de l'armée ennemie était couvert par deux lignes non continues de retranchemens occupant dans toute sa largeur la presqu'île d'Abouqir. La première ligne tirait sa force de deux redoutes placées à ses extrémités, tandis qu'à la seconde, le principal ouvrage occupait le centre. Cette disposition ne manquait pas d'habileté; mais le pacha, n'ayant point de retraite, s'était mis dans l'alternative de vaincre ou d'être anéanti. Bonaparte fit ses apprêts de manière à frapper des coups rapides et décisifs, à triompher de l'obstination de ses adversaires, derrière des retranchemens dont il venait de faire une si funeste expérience, enfin à leur ôter la faculté de se rembarquer.

L'armée française s'avança en trois colonnes: à droite Lannes, à gauche Lanusse, et entre eux la cavalerie de Murat. Le feu se soutint quelque temps sur toute la ligne; mais enfin Murat enfonça le centre que rien ne couvrait. Ses escadrons passant derrière les redoutes coupèrent la retraite aux troupes qu'au moment même l'infanterie faisait plier. Il y eut alors une horrible confusion: la plupart des Turcs se jetèrent à la mer et périrent dans les flots.

La première ligne détruite, restait à enlever la seconde; Lannes se chargea de donner l'assaut de la redoute, et Murat, prenant sa place à

droite, de culbuter l'infanterie qui la soutenait. Après une vive résistance, l'ennemi fut rompu; on sauta dans les retranchemens; on parvint au milieu des centres du pacha, on le fit prisonnier avec tout son état-major. Il ne restait de son armée que 4000 hommes qui se renfermèrent dans le château et se rendirent après huit jours de bombardement.

La journée d'Aboukir fut le dernier exploit de Bonaparte en Orient. L'Europe entière avait pris les armes. Depuis quatre mois elle était partout triomphante; les désastres de la patrie rappelaient le vainqueur d'Arcole. Il quitta l'Égypte après avoir désigné Kleber pour le remplacer au commandement en chef.

Avant de passer au récit de la campagne de 1799, nous croyons devoir terminer d'une manière sommaire ce qui est relatif à l'Orient. Le commandement de Kleber appartient à un nouvel ordre d'événemens. Il s'agissait de se maintenir en Égypte, sans recrutement et sans secours, contre les efforts de la Porte et de l'Angleterre.

Le grand-vizir réunissait une armée; des partis occupaient Gaza; la flotte turque tenait la mer, prête à jeter des troupes vers les bouches du Nil; enfin des bâtimens anglais menaçaient Suez et Qoseir.

L'armée française avait essuyé des pertes; néanmoins sa position était bonne: Suez et Qoseir la couvraient sur la mer Rouge. El-Arich et Catieh fermaient le désert du côté de l'Asie et des batteries étaient placées aux points abordables du littoral de la Méditerranée. Intérieurement Mourad était encore à la tête de ses Mamelucks. Ce chef infatigable exerçait une grande influence sur la population, qui se prêtait partout à masquer ses marches; mais la crainte que lui inspirait le grand-vizir surpassait l'aversion qu'il ressentait pour les Français. A son approche il cessa d'agir en ennemi.

Sur ces entrefaites, les coalisés se montrèrent sur plusieurs points. Suez et Qoseir, attaqués par les Anglais, résistèrent victorieusement, et 8000 janissaires, débarqués à Damiette, assaillis tête baissée par un millier d'hommes, perdirent 3000 des leurs et se hâtèrent de regagner leurs vaisseaux.

Pendant ces démonstrations dont le but était de diviser la défense, le grand-vizir s'échelonna sur la frontière de la Syrie. Kleber, qui avait continué les communications que Bonaparte avait ouvertes avec le divan, se laissa entraîner dans une fâcheuse négociation pendant laquelle on lui prit El-Arich et qui se termina par la convention conclue sous le nom de ce fort. L'armée française, abandonnant l'Égypte, consentait à se replier sur Rosette, Alexandrie, Aboukir pour être transportée en Europe avec tous les honneurs de la guerre. Déjà ses garnisons avaient évacué Catieh, Salehieh et Balbeis; déjà Kleber se préparait à sortir du Caire et à repas-

ser le Nil, lorsqu'il fut informé que les Anglais se refusaient à l'exécution du traité et demandaient que l'armée française déposât les armes.

On ne répond à de telles insolences que par la victoire, s'écrie le général! bientôt il est disposé à combattre. Cependant le grand-vizir s'approche du Caire à la tête de 80,000 hommes. Ibrahim - Bey et ses Mamelucks en font partie. Djezzar a refusé de les suivre. Mourad a traversé le désert et s'est rapproché des évènements plutôt pour en être témoin que pour y prendre part. L'avant-garde turque s'est retranchée dans les ruines d'Héliopolis et l'armée s'étend jusqu'au Nil, quand Kleber, ayant laissé 2000 hommes à la garde du Caire, déboucha de la ville avec 10,000 combattans et se porta au-devant de ses nombreux ennemis.

Cette héroïque poignée d'hommes enveloppe, rompt, sabre l'avant-garde; après quoi, elle se précipite en masse sur le corps de bataille et lui porte un si rude coup qu'il ne peut s'en remettre. Les Turcs se dispersent, comme ces armées de la Bible que frappe l'ange exterminateur, abandonnant leurs canons et leurs immenses bagages.

Cependant Ibrahim, à la tête d'une nuée d'infanterie et de cavalerie irrégulières, s'était dirigé sur le Caire; il s'était même heurté contre Kleber, mais le général français n'avait point voulu, pour contrarier son mouvement, le distraire de l'attaque principale. Il était donc entré dans la ville pendant la bataille et l'avait soulevée.

La garnison, réfugiée dans la citadelle et les forts, tint bon. A mesure que la déroute du grand-vizir rendit quelques troupes disponibles, elles se portèrent à son secours; mais Kleber n'abandonna la poursuite des vaincus qu'après avoir enlevé à Belbeis leur arrière-garde et vu au-delà de Salehieh leurs débris s'enfoncer en désordre dans le désert. Il se rabattit alors sur la capitale qui était toujours en pleine insurrection et qui se défendit avec fureur; il la soumit toutefois, après en avoir forcé l'entrée sur tous les points.

Que pouvait-il craindre désormais? Sa petite armée, prise entre 80,000 combattans et une population soulevée de 2 à 300,000 âmes, sortait victorieuse de ce double péril; la dispersion des forces du grand-vizir, la perte de son matériel mettaient celui-ci pour long-temps hors d'état de rien entreprendre. Mourad, frappé d'admiration à la vue de tant d'habileté et d'audace, traitait avec les Français; enfin la levée des contributions de guerre, que la révolte du Caire avait autorisée, avait ramené l'abondance dans les camps. On savait que Bonaparte s'était emparé de la direction des affaires; cet immense évènement, en donnant un nouveau nerf à l'armée, achevait de disposer les habitans à une entière soumission. Kleber ne songea plus qu'à conserver l'Égypte; il donna à Mourad le commandement de Saïde, puis il se recruta dans le pays; il enrôla les

noirs que Bonaparte avait demandés en Ethiopie et les esclaves entre ses mains devinrent de bons soldats.

L'armée réorganisée, Kleber se livra à l'administration, où il ne déploya pas moins de talent que dans les affaires de la guerre; déjà le pays prenait une face nouvelle, quand le poignard d'un fanatique trancha une vie sur laquelle reposait le salut de la colonie.

Le droit d'ancienneté appelait Menou à le remplacer; ce général prit possession du commandement et, comme pour démontrer ce que peut l'influence d'un seul homme, le gouvernement le confirma dans ce poste alors si important.

Le grand-vizir ne pouvant plus rien par lui-même, les Anglais réunirent à Rhodes, sous les ordres de Ralph Abercrombie, un corps d'armée destiné à opérer sur les bouches du Nil. Ils embarquèrent à Madras 5000 soldats indiens pour les jeter à Qoseir. Les Turcs, ainsi appuyés, se disposèrent à reparaitre par l'isthme de Suez.

Les distances sur lesquelles on opérait, la divergence des lignes d'attaque, demandaient aux ennemis beaucoup de temps. Menou aurait dû le mettre à profit pour être partout en mesure. Mais lorsque les voiles anglo-turques parurent, rien n'était fait pour les repousser.

Ralph Abercrombie put débarquer à Aboukir, s'emparer du fort et se retrancher comme l'avait fait précédemment le pacha de Rhodes sans que cette expérience inspirât à Menou les moyens de lui faire obstacle.

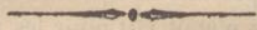
Lorsqu'enfin il se porta contre les ennemis, ceux-ci, forts de 17,000 hommes flanqués par des chaloupes canonnières et couverts de bonnes redoutes, restèrent maîtres du champ de bataille. Leur général perdit la vie, mais les Français furent repliés dans Alexandrie.

Les Anglais les enfermèrent dans cette ville et rompirent les digues qui retiennent l'eau de la mer et laissent ordinairement à sec le lac Maréotis; après quoi ils dirigèrent par Rosette, sur le Caire, une forte colonne.

A leur approche, Belliard, gouverneur du Caire, concentra toutes les forces françaises; Mourad lui-même se mit en mouvement pour le rejoindre, mais atteint de la peste, il mourut à Benzouef. D'un autre côté, le grand-vizir déboucha de la Syrie et les troupes indiennes arrivèrent à Qoseir où elles débarquèrent sans obstacle. Belliard, coupé du corps principal, entouré par 45,000 hommes parmi lesquels le nombre de troupes régulières excédait celui de sa troupe, forte au plus de 7 à 8000 combattans, Belliard consentit à une convention en vertu de laquelle il fut conduit en France avec tous les honneurs de la guerre.

Alexandrie seule tenait encore, les provinces étaient entièrement éva-

cuées. Les ennemis se mirent en devoir d'enlever à l'expédition française son dernier point d'appui; ils attaquèrent Menou qui se défendit avec vigueur; mais enfin il capitula sur les mêmes bases que Belliard, et après trois ans d'occupation, l'Égypte fut perdue sans retour.



GUERRES DE LA REVOLUTION

Les ennemis se mirent en devoir d'enlever à l'expédition française son dernier point d'appui; ils attaquèrent Menou qui se défendit avec vigueur; mais enfin il capitula sur les mêmes bases que Balthaz, et après trois ans d'occupation, l'Égypte fut perdue sans retour.

